

« *Panique* » c'est quoi ?

« *Panique* » c'est un film de Julien Duvivier, adapté du roman de Georges Simenon « *Les fiançailles de Monsieur Hire* » publié en 1933, réalisé entre le 3 janvier et la fin du mois d'avril 1946 aux Studios de La Victorine à Nice, tourné en noir et blanc, d'une durée de 98 minutes et sorti sur les écrans français le 15 janvier 1947.

Le film est, peut-être, le chef-d'œuvre de son réalisateur et, quoi qu'il en soit, un grand film français encore trop méconnu.



La narration s'appuie sur la réalisation d'un immense décor qui coûta à la production du film la somme importante à l'époque de huit millions de francs. Tout un quartier de Villejuif a été reconstitué en extérieur : rue, immeubles, boutiques diverses et fête foraine. Le film porte à ce titre encore la marque du « réalisme poétique » d'avant-guerre.

Le critique Hubert Niogret rappelle, dans « *Julien Duvivier, 50 ans de cinéma* » (Collection cinémovie n°3, mars 2010), que l'œuvre de Julien Duvivier s'inscrit au début du parlant dans ce mouvement dit du « réalisme poétique » qui couvrira l'ensemble des années 1930 et il ajoute : « *Comme l'écrivait André Bazin en 1957,*

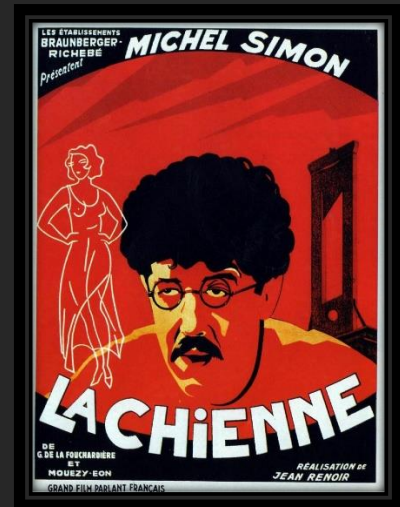
les cinéastes qui avaient dominé le cinéma français étaient incontestablement René Clair, Jacques Feyder, Marcel Carné, Julien Duvivier et Jean Renoir. »

Le réalisme poétique ? C'est est une catégorie esthétique du cinéma français qui met l'histoire immédiate à distance par le recours à l'artifice (exemplairement le décor qui reconstitue une certaine idée du réel). Il s'agit d'un cinéma pessimiste où prédomine la notion de « fatum », destin et fatalité. On a souvent dit que le « réalisme poétique » aspirait à créer une mythologie sociale. Le réel, le réalisme sont ainsi le point de départ d'une esthétique qui tend au fil du récit à une certaine forme d'abstraction. Si l'on part du réel c'est sans intention d'y revenir. L'aspect dit « poétique » de ce cinéma induit de fait une transfiguration que de nombreux commentateurs ont pu assimiler à une fuite, un déni qui sied à des personnages souvent acculés par l'existence. D'une certaine manière, le réalisme poétique aura annoncé le repli du cinéma français durant la période de l'occupation allemande : ce courant se caractérise par une forte codification du réel, de sa représentation au-travers de conventions qui s'avèreront fort utiles pour continuer à s'exprimer sous la censure.



« *Panique* » constitue en quelque sorte la queue de comète d'un cinéma français thématiquement riche, dramatiquement dense et intense et formellement novateur. Jacques Lourcelles écrira dans son fameux « *Dictionnaire du cinéma* » que « *durant cette époque, la plus riche de son histoire, le cinéma français se trouve constamment au cœur et même à l'avant-garde des principales recherches esthétiques mondiales.* » Au moment où la seconde guerre mondiale éclate, ajoute-t-il, « *il fut peut-être le premier du monde.* » Ainsi « *Panique* » convoque-t-il à nouveau ce cinéma grave, poétique et cruel pour commenter les années d'occupation en un geste fluide et radical qui n'est pas sans évoquer un cinéma de

l'inéluctabilité tragique tel celui que Fritz Lang développe au même moment aux Etats-Unis (de « *Fury* » en 1936 à « *Beyond a reasonable doubt* » en 1956), lui-même inspiré, parfois, du cinéma de Jean Renoir.



Remarquable technicien, Julien Duvivier est devenu, à la fin des années 1930, un cinéaste dont la réputation dépasse les limites de l'hexagone. Trois films consécutifs ont assis cette réputation :

- Une variation autour du gangster-movie américain réalisée en 1936 (notamment le « *Scarface* » d'Howard Hawks en 1932), un film devenu emblématique du genre policier français : « *Pépé le Moko* » ;
- Un film-emblème du Front Populaire, offrant en outre les prémisses du film noir, « *La belle équipe* », mis-en-scène en 1936 également ;
- Un film à sketches - genre dont le réalisateur se fera une spécialité - intitulé « *Un carnet de bal* », tourné en 1937, et dont il réalisera un remake hollywoodien en 1941 sous le titre de « *Lydia* ».

Duvivier entame d'ailleurs une carrière outre-Atlantique dès 1938 avec la comédie musicale « *Toute la ville danse* ». Il s'installera à Hollywood pendant la seconde guerre mondiale (à l'instar de Jean Renoir et René Clair, ses compatriotes) et y tournera cinq films (dirigeant, entre autres, Henry Fonda, Edward G. Robinson, Barbara Stanwyck, Rita Hayworth, Joseph Cotten, Charles Laughton, Ginger Rogers et... Jean Gabin) entre 1941 et 1944.

« *Panique* » marque son retour en France. Il est le premier des cinéastes français émigrés à Hollywood (Feyder, Clair, Renoir...) à rentrer et à tourner un film sur le sol français. Pour adapter « *Les fiançailles de Monsieur Hire* » il refuse « *La symphonie pastorale* », d'après André Gide, que réalisera Jean Delannoy, qui sera préféré à Julien Duvivier pour représenter la France à Cannes et qui obtiendra le grand prix (la palme d'or) au festival 1946.

Julien Duvivier est accueilli par des reproches concernant son exil. « *Panique* » porte indéniablement la marque de ce climat hostile. A la suite de l'échec du film, le cinéaste quittera de nouveau une France où il ne se sent pas le bienvenu pour l'Angleterre où il tournera, avec Vivien Leigh dans le rôle-titre, une adaptation de « *Anna Karénine* » en 1948.

Un climat de panique ? Outre les attaques adressées au réalisateur, les deux acteurs principaux du film, Vivienne Romance et Michel Simon, traversent également au moment du tournage des tourmentes liées à la période de l'Occupation. L'actrice aura été la vamp du cinéma d'avant-guerre et le modèle de la femme fatale qu'Hollywood développera à partir du début des années 1940.



En 1946, alors que débute le tournage, Vivienne Romance sort de prison, comme son personnage, Alice. Si elle a, sous l'occupation, refusé de tourner pour la « Continental-Films » (une société de production française financée par de l'argent

allemand) elle aura servi la propagande du Reich en 1942 - sous l'influence du docteur Dietrich, le chef de la « Propaganda Abteilung » - en visitant les studios de Berlin à grand renfort médiatique (comme ses consœurs Suzy Delair et Danielle Darrieux). Elle passe donc quelques temps en prison à la Libération.

Autre « coïncidence », Michel Simon vit, tel Monsieur Hire, en ermite depuis trois ans lorsque Julien Duvivier lui propose le rôle principal de « Panique ». En effet, l'acteur est en proie à une certaine paranoïa car il lui est reproché d'avoir tourné pour la « Continentale » (« Au bonheur des dames », un film d'André Cayatte tourné en 1942, adaptation de Zola et remake plus ou moins avoué d'un film muet de Julien Duvivier réalisé en 1930). Simon a été accusé de collaboration avec l'ennemi. On lui prête des propos anti-français. L'état d'esprit de l'acteur bascule dangereusement lorsqu'un projecteur manque de lui briser le crâne en se détachant du plafond du studio.

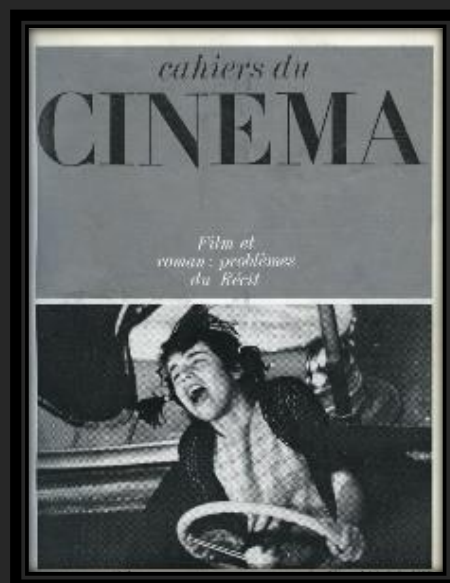


Par ailleurs, le début du tournage sera retardé par un incendie. Michel Simon se fera une entorse. De nombreuses prises de vue devront être refaite à la suite de plusieurs dégradations d'une pellicule de mauvaise qualité. La météo de l'hiver 1946, particulièrement austère, finira de rendre le tournage difficile pour les acteurs comme pour les techniciens.

Comme une grande majorité de films dits « classiques », « Panique » est une adaptation littéraire. Georges Simenon, l'auteur du roman dit ne jamais avoir vu le film. Sur les 55 films qui, de son vivant, ont portés à l'écran ses écrits, Simenon prétend n'en avoir vu que cinq. Dans le numéro 185 des « Cahiers du cinéma » datant de décembre 1966, l'écrivain explicite son peu d'intérêt pour le septième art :

« Le cinéma a fatalement donné une forme nouvelle au récit romanesque mais sans en modifier le fond. [...] Je ne pense pas personnellement que le cinéma ait transformé le roman sinon, en inspirant peut-être un rythme plus rapide. [...] Je vais

si peu au cinéma que celui-ci pourrait difficilement influencer mon œuvre, sinon à mon insu. »



On sait que l'auteur avait cordialement détesté les premières adaptations de ses romans et notamment « *La tête d'un homme* », qu'il souhaitait mettre en scène lui-même et qui sera finalement réalisé en 1931 par... Julien Duvivier. A la suite de cette malheureuse expérience, Simenon refusera pendant des années de vendre les droits de ses ouvrages aux producteurs de cinéma.



Le film n'a rien pour plaire à un romancier espérant la fidélité dans l'adaptation. En effet, Spaak et Duvivier ont davantage revisité « *Les fiançailles de Monsieur Hire* » qu'ils ne l'ont adapté à proprement parlé. En cela, le film de Patrice Leconte, « *Monsieur Hire* », réalisé en 1989 avec Sandrine Bonnaire et Michel Blanc

dans le rôle-titre est probablement plus proche du roman. La galerie de personnages pittoresques et monstrueux qui entoure Michel Simon dans « *Panique* » est en effet absente du livre de Georges Simenon.



Le thème que Spaak et surtout Duvivier voient l'occasion de développer à travers le roman de Simenon est celui de la solitude d'un misanthrope face à la bêtise collective. Le cinéaste va donc s'employer à un vaste travail de caractérisation : s'il travaille la foule comme une masse mobile à l'écran, il lui donne aussi des visages absents du livre. A cet égard, « *Panique* » est un paradoxal et passionnant film choral misanthrope ! Boucher, crémillère, percepteur, prostituée vont donc, entre autres, sortir la foule de son habituel anonymat. Face à cette hydre tantôt grotesque tantôt terrifiante, un seul visage : celui pour le moins atypique de Michel Simon.

Michel Simon c'est qui ? Difficile de répondre à cette question en quelques lignes. Michel François Joseph Simon naît en 1895 à Genève. C'est en 1915 qu'il décide de devenir acteur après une scolarité parfaitement catastrophique et des débuts plus qu'indisciplinés dans l'armée. Remarqué par Louis Jouvet, il connaît ses premiers succès au théâtre et interprètera par la suite plus de cent-cinquante pièces. Le cinéaste Jean Renoir lui offrira la consécration du grand écran et le succès auprès du grand public. « La Chienne », notamment, confirmera son talent et l'étendue de son registre de comédien. L'acteur et le réalisateur fonderont ensemble une société de production qui permettra à Michel Simon d'incarner l'un de ses personnages le plus anticonformiste dans « Boudu sauvé des eaux ». Du muet au parlant, il s'illustrera dans tous les genres et tous les registres avec plus de cent films à son

actif. La vie de l'acteur aura témoigné d'un éclectisme jamais démenti. Il aura, entre autres, pratiqué et enseigné la boxe, été tueur de cochon aux abattoirs, étudié la photographie pour laquelle, comme son personnage de Monsieur Hire, l'acteur développera un goût prononcé - photographies érotiques et pornographiques en l'occurrence dont il sera un immense collectionneur -, il vivra seul entouré d'animaux de toutes sortes dont la guenon Zaza restera la vedette. Sa personnalité demeurera complexe et controversée. Des rumeurs d'espionnage pour le compte du KGB courront même à son propos. Il meurt en 1975. Seules quatre personnes seront présentes à son enterrement parmi lesquelles les acteurs Michel Galabru et Michel Serrault, le réalisateur Jean-Pierre Mocky.

Entre Simenon et Duvivier, il reste à évoquer un maillon important : le scénariste belge Charles Spaak.

Résistant, durant la guerre Charles Spaak aurait participé à l'activité du célèbre réseau nommé « *Orchestre rouge* », à l'instar de Suzanne Spaak, épouse de son frère Claude, et fusillée en 1944 par les nazis. Les scénarii de Charles Spaak sont généralement marqués par un certain pessimisme. Ses histoires mettent ainsi en scène des personnages aliénés par des événements d'une complexité et d'une ampleur qui les dépassent. Il faut noter que, contrairement à Jacques Prévert ou à Henri Jeanson, Charles Spaak travaillera presque toujours sur commande : cela lui vaudra régulièrement les réprimandes d'une critique en quête d'auteur c'est-à-dire, de manière bien réductrice, d'obsessions ou, pour le moins de récurrences. Comme Julien Duvivier, Charles Spaak sera ainsi jugé trop dispersé, trop éclectique, pour correspondre parfaitement au stéréotype de l'artiste à la française.

Il écrira « *La kermesse héroïque* » en 1935, « *La grande illusion* » en 1937, « *La fin du jour* » en 1938, « *Le dernier tournant* » en 1939, « *Le ciel est à vous* » en 1943, et bien d'autres films. En tout plus de quatre-vingt-dix longs-métrages.

Déjà co-auteur, dix ans avant « *Panique* », du film « *La belle équipe* » avec Duvivier, ayant l'année précédente adapté « *Les caves du Majestic* » de Simenon pour le réalisateur Richard Pottier, Spaak est un scénariste reconnu pour ses collaborations avec des cinéastes de premier plan comme Jacques Feyder, Jean Grémillon, Jean Renoir, Pierre Chenal ou Marc Allégret. Lors de l'écriture du scénario, Spaak est amené à partager une chambre d'hôtel à Londres avec un écrivain français du nom de Georges Simenon. Il racontera plus tard que la cohabitation fut très courtoise même si l'auteur ne dira jamais un mot sur son roman comme sur le cinéma.

Nous l'avons dit, « *Panique* » sera mal accueilli à sa sortie.

L'influent critique Jean Vidal écrira dans « *L'Ecran français* » n°83, du 28 janvier 1947 : « *J'ignore si la vision du monde de Julien Duvivier est le fruit d'une méditation prolongée ou la conséquence d'un tempérament malheureux. Mais je sais que, bien souvent, j'éprouve devant ses films une espèce de malaise où le dégoût se mêle à l'humiliation. C'est ce qu'on retrouve, à travers l'œuvre de ce réalisateur. Non seulement la même conception amère et sans espoir de la destinée, mais ce qui est plus grave, un mépris de l'homme qui blesse et qui révolte.* »

Par la suite, dans les années 1950, les critiques des « *Cahiers du cinéma* », qui vont bientôt devenir « *La nouvelle vague* » (François Truffaut, Éric Rohmer, Claude Chabrol, Jacques Rivette, Jean-Luc Godard...), vont défendre un cinéma moins codifié et plus libre techniquement que celui d'un Julien Duvivier qu'il sacrifieront sur l'autel qu'ils érigeront à Jean Renoir. Ce dernier considérait pourtant Duvivier comme l'un des plus grands cinéastes de son temps : « *Si j'étais architecte - déclara Renoir - et que j'ai à édifier un palais du cinéma, je surmonterais cet édifice d'une statue de Julien Duvivier* ».

Né le 8 octobre 1896 à Lille et décédé le 29 octobre 1967 à Paris, Julien Duvivier aura réalisé plus de soixante-dix films en France, en Allemagne, Aux Etats-Unis et en Angleterre. Il aura ainsi couvert tous les genres - du péplum au drame intimiste. Exhumé, entre autres, par « *le Cinéma de Minuit* », émission télévisée tardive de Patrick Brion dans les années 1980, son œuvre tend depuis à être régulièrement redécouverte et réévaluée.

« *Panique* » en est l'un des fleurons.



**24 mars
31 mai
2022**

CARNÉ DUVIVIER GRÉMILLON RENOIR

Quatre maîtres du cinéma
français des années 1930

**3€
LA SÉANCE
POUR LES
ÉTUDIANTS**



Une rétrospective
dédiée à la mémoire
de Bertrand Tavernier

**Institut
Lumière**
LYON, FRANCE

Billetterie institut-lumiere.org

© IML, Haskins - Paris Film